

*De Ringolevio à Romanzo criminale,
de la violence politique comme fragments d'histoire*

Réunis dans un même culte de la violence, les révolutionnaires et les seigneurs de la rue inspirent les écrivains qu'ils soient auteurs de romans policiers, biographes ou simples romanciers. De l'insurrection de Shanghai à l'assassinat de Rathenau, des luttes des prolétaires américains au début du XX^e siècle aux grèves des dockers européens suscitées, puis brisées, par le Komintern dans les années 30, des facéties des «Diggers» de San Francisco dans les années 60 aux tentatives d'infiltration, à la même époque, du monde ouvrier par les maoïstes français, de la bande à Baader en Allemagne aux Brigades rouges ou brunes en Italie, la violence politique et son cortège

d'actes héroïques ou désespérés s'invitent de manière récurrente dans notre littérature. Terreau fertile, elle alimente les pages blanches d'écrivains romantiques trop heureux de se libérer d'un passé encombrant ou de revivre, par procuration, ces époques délétères. Les frissons, l'extase et d'haletantes nuits blanches sont au rendez-vous quand l'auteur, troquant son P.38 ou son détonateur contre une plume cinglante, extirpe de son passé militant (ou judiciaire) des faits d'armes prescrits et les met en scène avec habileté. Profitant d'un vécu atypique, notre révolutionnaire à la retraite se transforme en voyeur ou en «endoscopiste» et nous entraîne, de l'intérieur, dans une kyrielle de débrayages, grèves, braquages, règlements de compte, enlèvements, plasticages et assassinats.

Le plaisir touche à la gourmandise quand l'écriture et le style sont à la hauteur de ces vies mouvementées. Activisme et lectures romanesques faisant bon ménage, il n'est pas rare d'apprendre que le casseur, le truand ou le terroriste repentí a bercé sa

jeunesse de récits chevaleresques ou de romans d'aventures ayant pour héros Mandrin, Robin des Bois, Vingtras, Cosette ou Jim Hawkins. Le serpent se mord la queue : les livres de son enfance – qui ont attisé sa flamme révolutionnaire ou sa fascination des armes – réveillent son goût pour l'écriture et transforment notre délinquant (ou son juge fasciné) en « écrivain-braqueur ».

Par-delà « La comédie humaine » ou *L'Espoir* de Malraux, *Les Réprouvés* d'Ernst von Salomon, *Le Talon de fer* ou *Martin Eden* de Jack London, *Sans patrie, ni frontières* de Jan Valtin ou les sagas soixante-huitardes des frères Rolin, *L'Organisation* et *Tigre de papier*, sans oublier *L'Établi* de Robert Linhart, deux livres – à trente ans d'écart – apportent un éclairage précieux pour appréhender activisme révolutionnaire et violence politique, démêler comportement de droit commun et engagement militant : *Ringolevio* d'Emmett Grogan pour l'Amérique des années 60 et le récent, et fascinant, *Romanzo Criminale* du juge

Giancarlo De Cataldo pour l'Italie des années 70.

Curieusement, ces deux fragments d'Histoire paraissent, en France, sous des couvertures de romans policiers : *Ringolevio* a été réédité chez Gallimard en 1996 dans «La Noire» et *Romanzo Criminale* sort chez Métailié dans la collection «Grand écran».

Autre point commun symptomatique, les parcours – par-delà l'Atlantique qui les sépare – des protagonistes : même jeux et école de la rue – «*Un jeu de vie et de mort. Un combat plutôt qu'un jeu. Le Ringolevio nous préparait à la vie. À la violence, à l'inégalité, à la misère et à la guerre*» reconnaît Albie Baker, une des grandes figures de Ringolevio – même rôle déterminant du quartier qui les a vus naître, même appartenance incontournable à un gang – à New York, les Chaplains ou les Aces Wild, à Rome la «bande de la Magliana» –, même plongeon dans la drogue et la petite délinquance, même fascination pour l'argent vite gagné, vite dépensé, même passage obligé par la prison.

Une fois le décor planté et leur jeunesse passée, l'Histoire – la grande –, rattrape nos rois de la cambriole. Là, les destins divergent, les récits se font témoignages.

La violence politique peut s'exprimer et l'envers des cartes être abattu.

Avec *Ringolevio*, nous sommes en 1966 sur la côte Ouest américaine. Pour échapper au Vietnam, Kenny Wisdom simule la folie. Les journées en hôpital psychiatrique s'éternisent, les «*sentiers de la contre-culture*» s'ouvrent à sa curiosité et canalisent son imagination. Pas question de les fouler, sans changer d'identité, le monte-en-l'air va devenir agitateur politique. Emmett Grogan rejette l'acide et rentre dans l'histoire; le mouvement «*Diggers*» – «*ceux qui creusent, entravent, comprennent*» – naît et notre activiste idéaliste en prend anonymement la tête. Le lecteur n'a plus qu'à lui emboîter le pas et devenir le spectateur privilégié de l'explosion «de la culture alternative expérimentale» et des «*Human-be-in*». L'utopie communautaire et la construction d'une

«*société philanthropique*» voient le jour avec ses «*repas chauds et gratuits*» – «*pas des croûtons de pains rassis, des légumes avariés ou des bas morceaux*» mais «*des marchandises ou des vêtements neufs et frais, produits de vol*», bientôt suivis de la «*clinique gratuite*», de la «*Coopérative de l'emploi*», de «*La maison du Happening*», du «*comité pour l'été de l'amour*», du «*voyage sans billet*», du «*service de livraison de repas gratuits à domicile*» et de la «*méthadone gratuite*». De culturelle, la tentation d'une révolution violente titille les plus radicaux, «*Black Panthers*» notamment. Vouloir la révolution – même de manière pacifique – use, être «*une légende vivante*» isole et provoque jalousies et rancœurs. Emmett perd pied, la lassitude le gagne, le diable rôde; le fric, l'ordre et la loi reprennent leurs droits, l'héroïne n'a plus qu'à achever son sale boulot et renvoyer la «*contre-culture*» au rayon des accessoires obsolètes.

Avec *Romanzo Criminale*, la conquête de Rome – de 1977 à 1992 – par un gang de

trafiquants de cocaïne, n'aurait qu'un intérêt tactique malsain, si cette main mise sur la ville céleste ne correspondait à des événements historiques tragiques : l'enlèvement et l'assassinat d'Aldo Moro, le carnage de la gare de Bologne, l'attentat de Noël 84 dans un tunnel de train. Le roman vire à la leçon d'histoire : tout s'entremêle – truands et dealers, brigades rouges et terroristes néo-nazis, mafia sicilienne et napolitaine, cadors de l'antiterrorisme et machiavels des officines de renseignements, juges du siège et substituts, obscurs de la police judiciaire et sans-grade de la criminelle; tous complices de l'horreur –, tout s'échange et tout se troque, tout le monde manipule tout le monde et chacun se retrouve amnésique ou non-voyant quand cela arrange ses affaires. « *Moi, aujourd'hui, je te donne un truc et toi demain, tu m'en donnes un à moi...* ». Sous nos yeux incrédules, les malfrats se transforment en agents de renseignements, les services secrets utilisent les rois de la dope comme plastiqueurs. « *Il y a des choses que l'État ne*

peut ni faire, ni admettre avoir ordonné de faire. C'est à ça que servent les gars éveillés comme vous». Dans ce « jeu de l'aiguillon », destiné à « *mettre du chaos dans l'ordre* », le « Vieux », mystérieux commandant d'une unité de renseignements connue seulement de quelques élus, excelle : « *Vous prenez un déviant ou supposé tel, vous le faites dévier et vous lui posez une alternative brutale : ou tu dévies pour mon compte ou t'es fini. Ça fonctionne presque toujours* ». Dans quel but ? La réponse se trouve à la page 33 de *Coup d'État, théorie et pratique* d'Edward Luttwak, son livre de chevet : « *Le coup d'État consiste dans l'infiltration d'un secteur limité, mais critique, de l'appareil d'État et de son maniement dans le but de soustraire au gouvernement le contrôle des secteurs restants* ».

Révolutionnaires et brigands de grands chemins ne meurent pas dans leur lit. Inévitablement, la mort les rattrape, toujours tragique : Emmett Grogan, victime d'une overdose dans une rame de métro new-yorkais, le Libanais et le Dandy,

assassinés l'un après l'autre par leurs complices d'hier. Le lecteur est inconsolable, les histoires s'achèvent et le vide laissé est immense. Le manque et la tristesse l'emportent; Evola, croisé dans *Romanzo Criminale*, aurait-il raison : « *Toute action est en soi inutile, mais sans action les hommes penseraient que tout est inutile et s'abîmeraient dans un ennui mortel.* » Le lecteur insatiable ne peut qu'approuver : sans action, plus d'Histoire, ni de romans politiques captivants.